

JEAN-NOËL
JEANNENEY
VIRUS
ENNEMI

**DISCOURS DE CRISE,
HISTOIRE DE GUERRES**



**TRACTS
GALLIMARD**

GRAND FORMAT

TRACTS.GALLIMARD.FR

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : **ANTOINE GALLIMARD**

DIRECTION ÉDITORIALE : **ALBAN CERISIER**

ALBAN.CERISIER@GALLIMARD.FR

GALLIMARD • 5 RUE GASTON-GALLIMARD 75007 PARIS • FRANCE
WWW.GALLIMARD.FR

© ÉDITIONS GALLIMARD, 2020.

*«Lorsque l'on croit avoir tout concilié, tout satisfait, l'offre,
la demande, la marchandise, la matière, la production,
le marché, on finit par trouver l'homme, la nature humaine
dont on ne s'est pas occupé, et tout est à recommencer.
Cette rencontre imprévue bouleverse le calcul.»*

Edgar Quinet, 1858

a sidération, oui. L'imprévisibilité, l'universalité, soit.

Mais, de l'événement gigantesque qui survient, une spécificité absolue ? L'Histoire n'en connaît guère qu'on puisse qualifier

comme sans pareil. Donc il faut comparer. Du côté des faits et du côté des angoisses. La famine, la peste et la guerre traversent l'humanité dans la chaîne des temps, en provoquant des peurs indéfiniment réapparues. De la première, le souci ne paraît pas obsédant, pour l'heure en tout cas – et nous verrons. Mais voici que de partout, face à l'émergence brutale du coronavirus, on nous invite à la métaphore guerrière.

Voyez l'Élysée. « C'est la guerre ! » : le président de la République, dans son message du lundi 16 mars à la nation, en a fait une anaphore. Il y est revenu le 13 avril. « L'ennemi est là, invisible, insaisissable et qui progresse. » Une « mobilisation générale » est requise. On en appelle, dans le Grand-Est assailli, à un hôpital militaire de campagne en en valorisant la symbolique par un discours présidentiel, sur place. L'hommage aux « soignants » s'en inspire, et le salut aux médecins « tombés » comme au champ d'honneur, sur le « front des troupes ». On évoque la première ligne, la deuxième, la troisième. Chez plusieurs de nos voisins aussi, Mars retrouve Esculape. Si bien que les deux conflits mondiaux qui ont ravagé la planète au cœur du précédent siècle resurgissent dans les esprits et dans les cœurs. Parmi les désarrois qu'il nous revient de surmonter, cet écho appelle l'attention. Les économistes, les philosophes, les psychologues, les romanciers mêmes commentent le maelström. Voici donc, à leur côté, une contribution d'historien.

Maurice Genevoix, songeant aux tranchées, écrivait dans *La Mort de près*, un ouvrage qu'il publia en 1972 « après cinquante-sept ans de survie » : « Présence constante, bourdonnante de la mort, d'une mort qui cesse d'être perçue comme un concept, mais tout à coup et continuellement comme une présence aussi réelle que celle d'un frelon qui va bourdonnant autour de votre tête, s'éloigne un peu, revient, vous horripile la peau du frôlement de ses ailes et qui, d'un instant à l'autre, peut piquer. » La mort, ces temps-ci, rôde autour de nous avec une prégnance que les générations

actuelles, depuis les baby-boomers, tellement préservées par la brutalité de l'Histoire, n'ont jamais connue, au moins sur le territoire de nos nations qu'on dit « occidentales ».

Bien sûr, il faut raison garder, et le sens des proportions. On aperçoit aussitôt ce qui pourrait inciter au refus radical de tout rapprochement, en termes statistiques, avec les deux guerres mondiales, qui dévorèrent des millions d'êtres humains. La létalité est sans commune mesure. La démographie n'est, pour l'instant, affectée qu'à la marge. Le président allemand, Frank Walter Steinmeier, a récusé le parallèle, préférant la formule, un peu floue, de « test d'humanité ». Sans compter, comme Régis Debray vient de le remarquer à bon escient, que l'invitation à rentrer chez soi se trouve exactement contraire à l'injonction de se jeter en avant sous la mitraille. Sans compter que les jeunes gens étaient livrés les premiers au risque absolu et que, cette fois, ce sont les plus âgés qui le sont. Toutes les raisons de marquer les différences affluent donc à l'esprit.

J'irai plus loin, par précaution. Marc Bloch nous explique à juste titre, dans son livre fameux consacré à *L'Étrange Défaite* – celle de 1940 – combien fut délétère alors, parmi les pouvoirs publics et dans l'armée, la conviction d'une répétition de la Grande Guerre. « La révolution nazie a mis aux commandes, que ce soit à la tête des troupes ou à la tête de l'État, des hommes qui, parce qu'ils avaient un cerveau frais et n'avaient pas été formés aux routines scolaires, étaient capables de comprendre le surprenant et le nouveau. Nous ne leur opposions guère, ajoute-t-il, que des messieurs

chenus ou de jeunes vieillards¹.» Un instant, on s'inquiète. Cette faiblesse dans l'action vaudrait-elle aussi pour l'analyse ? L'intelligence du présent risque-t-elle d'être obscurcie par une obsession des similitudes, faute d'admettre « le surprenant et le nouveau » ? Voilà un risque, apparemment, pour qui va s'attacher à considérer, précisément, le rôle de l'État d'un cataclysme à l'autre.

STUPÉFACTION

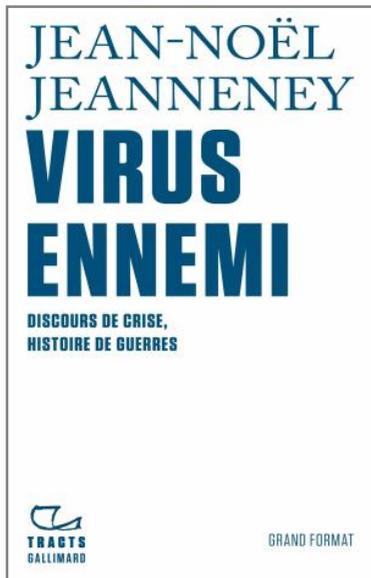
Il est pourtant loisible de défendre le point de vue contraire. La quête des concordances trouve sans peine, ces semaines-ci, à alimenter une curiosité intellectuelle et une ardeur civique. Ce peut être d'abord, tout simplement, au plus près du quotidien, dans ce fait que jamais, depuis 1940-1945, la vie n'a été bouleversée de semblable façon. Les écrivains, précieux sismographes, nous le montrent déjà et ils continueront de le faire, à profusion. Ils parleront, par exemple, du contraste qui s'impose à nous soudain entre le vacarme des angoisses et le silence des rues. Écoutez Edith Wharton, romancière américaine qui se trouva à Paris aux premiers jours de la mobilisation d'août 1914. À quelques détails près, qui sont d'époque, n'est-ce pas d'aujourd'hui qu'il s'agit ? « Jamais calme du désert ne fut plus complet : le silence des villes est tellement plus profond que le silence des bois ou des champs ! [...] Les jours étaient taciturnes, mais, la nuit, on entendait la voix même du silence. Dans le quartier que j'habite, les rues aux volets

1. Marc Bloch, *L'Étrange Défaite*, Gallimard, 1990, p. 193 (« Folio histoire »).



« La guerre », nous dit-on. Et d'autres : « Rien à voir... ». L'historien qui songe aux deux conflits mondiaux du xx^e siècle débusque, dans la crise sanitaire que nous affrontons, bien des concordances qui stimulent la réflexion, dans l'immédiat des angoisses. Sur l'irruption de l'imprévu bousculant les tranquillités paresseuses. Sur les désarrois et les courages. Sur les égoïsmes et les générosités. Sur les solidarités spontanées et les inégalités ravaageuses. Sur la concurrence, sans relâche, des rumeurs et de la vérité. Sur les dévergondages du tout-au-marché et le surplomb salvateur de l'État. Sur les libertés menacées et le provisoire des exceptions à consentir. Sur l'efficacité, en définitive, de la démocratie contre les assauts que lui livrent sans relâche, au centre du maelström, les passions totalitaires. Le message peut être civique, en somme.

JEAN-NOËL JEANNENEY EST HISTORIEN, PROFESSEUR ÉMÉRITE DES UNIVERSITÉS À L'INSTITUT D'ÉTUDES POLITIQUES. IL A PRÉSIDÉ RADIO FRANCE ET RFI, LA MISSION DU BICENTENAIRE DE LA RÉVOLUTION ET LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE. IL A APPARTENU À DEUX GOUVERNEMENTS DE FRANÇOIS MITTERRAND (1991-1993). IL EST L'AUTEUR DE NOMBREUX LIVRES D'HISTOIRE, ESSAIS POLITIQUES, DOCUMENTAIRES ET PIÈCES DE THÉÂTRE. IL PRODUIT CHAQUE SAMEDI MATIN L'ÉMISSION « CONCORDANCE DES TEMPS », SUR FRANCE CULTURE.



Virus ennemi

Jean-Noël Jeanneney

Cette édition électronique du livre
Virus ennemi de Jean-Noël Jeanneney
a été réalisée le 14 mai 2020
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072912832 - Numéro d'édition : 371349).

Code Sodis : U34579 – ISBN : 9782072912870

Numéro d'édition : 371353.